

WIP

LITTÉRATURE SANS FILTRE

**Sonia
Ristić** p. 9

**Sayouba
Traoré** p. 19

**In Koli Jean
Bofane** p. 25

**Sedef
Ecer** p. 33

**Marc
Cheb Sun** p. 43

**Sofia
Aouine** p. 53

**Amandine
Fluet** p. 71

**Chris
Simon** p. 83

**Tom
Nisse** p. 89

**Tawfiq
Belfadel** p. 95

**Sylvie
Bailly** p. 101

**Catherine
Allézy** p. 113

**Albena
Dimitrova** p. 121

**Christelle
Evita** p. 133

**Raphaël
Grillo** p. 143

**Irina
Teodorescu** p. 151

**Pamela
Pianezza** p. 161

**SANS FILTRE
LITTÉRAIRE**

WIP

“ En écriture, je me méfie
des idées, surtout lorsqu’elles
me paraissent bonnes...
Publier un texte fait peur...
Écrire, c’est la construction
d’inconnu, progresser
en inventant la forme...
On ne s’excuse pas de son
amour des mots. ”

17 textes, 17 auteurs et leur
vision de l’écriture... WIP,
c’est la première revue de
création littéraire qui vous
fait entrer dans l’atelier de
l’écrivain.



KARTHALA

ISSN : 2555-8390

ISSN : 978-2-8111-2653-7

FICTIONS - JOURNALISME - PODCASTS - VIDÉOS

D'ailleurs et **DICI!**



Le média d'une **France plurielle,**
innovante & engagée.

WWW.DAILLEURSETDICI.NEWS

WIP Littérature sans filtre n°3 – juin 2019

Revue co-éditée par les éditions Karthala et l'association Les Amis du Pitch Me

Rédaction Les Amis du Pitch Me

Président Karim Miské – 34, rue du Surmelin, 75020 Paris

Contact mail larevue@pitchmeparis.com

Site internet <https://pitchmeparis.com>

www.facebook.com/pitchmeparis/

Twitter @pitchmeparis

Directrices de la publication Sonia Rolley, Vanessa Kientz

Comité éditorial Serge Basso de March, Juliette Combes Latour, Marie Eugène, Gaël Octavia

Secrétariat de rédaction Elisabeth Lesne, Laureline Amanieux

Illustration de couverture & direction artistique Bärbel Müllbacher

Illustrations pages intérieures Valérian Bansard

Relations presse et éditeur Jeannie Raymond

Community manager Antoine Miguet

Pour suivre l'actualité de la revue et des soirées WIP,

demandez la newsletter à l'adresse mail suivante :

amisdupitchme@gmail.com

Éditions, vente et abonnements

Éditions Karthala

22-24, boulevard Arago, 75013 Paris

Tél. 01 43 31 15 59

Contact mail contact@karthala.com

Site internet www.karthala.com

Bulletin de soutien en page 169

© Éditions Karthala, 2019

ISBN : 978-2-8111-2653-7

N° d'Imprimeur 02423 - juin 2019

WIP
n°3
juin
2019



LITTÉRATURE SANS FILTRE

n° 3
juin 2019

Revue de création littéraire

littérature sans filtre

Au commencement, il y a les soirées Work In Progress. Quatre auteurs, un lundi sur deux, les yeux rivés sur leur texte, devant des proches, des étrangers, dans un restaurant, un bar qui leur est pour certains inconnu. Que faut-il pour livrer à voix haute ce qu'on vient à peine de coucher sur le papier ? Des œuvres en cours d'écriture. Pour les lire au Pitch Me Paris, à la Kulturfabrik d'Esch-sur-Alzette au Luxembourg. Quelle folie de croire que l'on mérite d'être lu et d'envoyer sa prose depuis Kinshasa, Dakar ou Abidjan ? Il y a très peu d'élus pour beaucoup de partants, mais il y a ce besoin de mettre un mot devant l'autre et de les partager.

Pour certains, c'est une urgence, une pulsion, le besoin de regarder le mal en face et d'écrire ce que l'on ne peut pas dire. Pour d'autres, c'est la recherche de justesse, d'harmonie, de structure, de saveur, de discordance. Tous triment sur leurs phrases, vissés sur leur siège, seuls encore, avec leurs doutes, la crainte de rester enfermés dans de fausses certitudes. À propos de l'écriture, ils en ont des choses à dire.

Les dix-sept auteurs de ce troisième numéro viennent de tous horizons, issus d'une sorte d'atelier-monde de la langue française. Pendant que la planète craque, de nouvelles voix émergent, d'autres s'affirment. Celles-là écrivent plus fort. Chaque numéro de la revue WIP est le choix d'un comité éditorial composé de personnalités, auteurs, éditeurs, agents, rompus à la littérature de combat. Nouvelles, poèmes, extraits de roman et de théâtre, faux-vrai documentaire, c'est un combo, un air du temps de la création littéraire. Sans filtre.

Sonia Rolley et Vanessa Kientz

pour l'équipe de la revue

Au WIP, on voyage. Rue Myrha, boulevard Barbès, ou un peu plus loin, au bord du Bosphore.

On se déplace en van crasseux, en Dacia 1300 beige et les cigognes se les gèlent – car il fait souvent froid, même au milieu du mois d'août. Il y a de la Roumanie. De l'Argentine, mais pas d'argent. Juste l'or des mots.

Au WIP, il y a des femmes. Leurs cils. Leur nuque. Leur rage contenue. La langueur de celles qui attendent en buvant du whisky japonais. L'immatérialité de celles que l'on aime, mais qui préfèrent leur téléphone portable. La solitude des mères. La seconde mort des grands-mères. Et la lumière des sœurs. Des femmes, même quand les hommes parlent. Des gamines parfois. Cheveux longs, collants blancs, qui jouent à l'élastique.

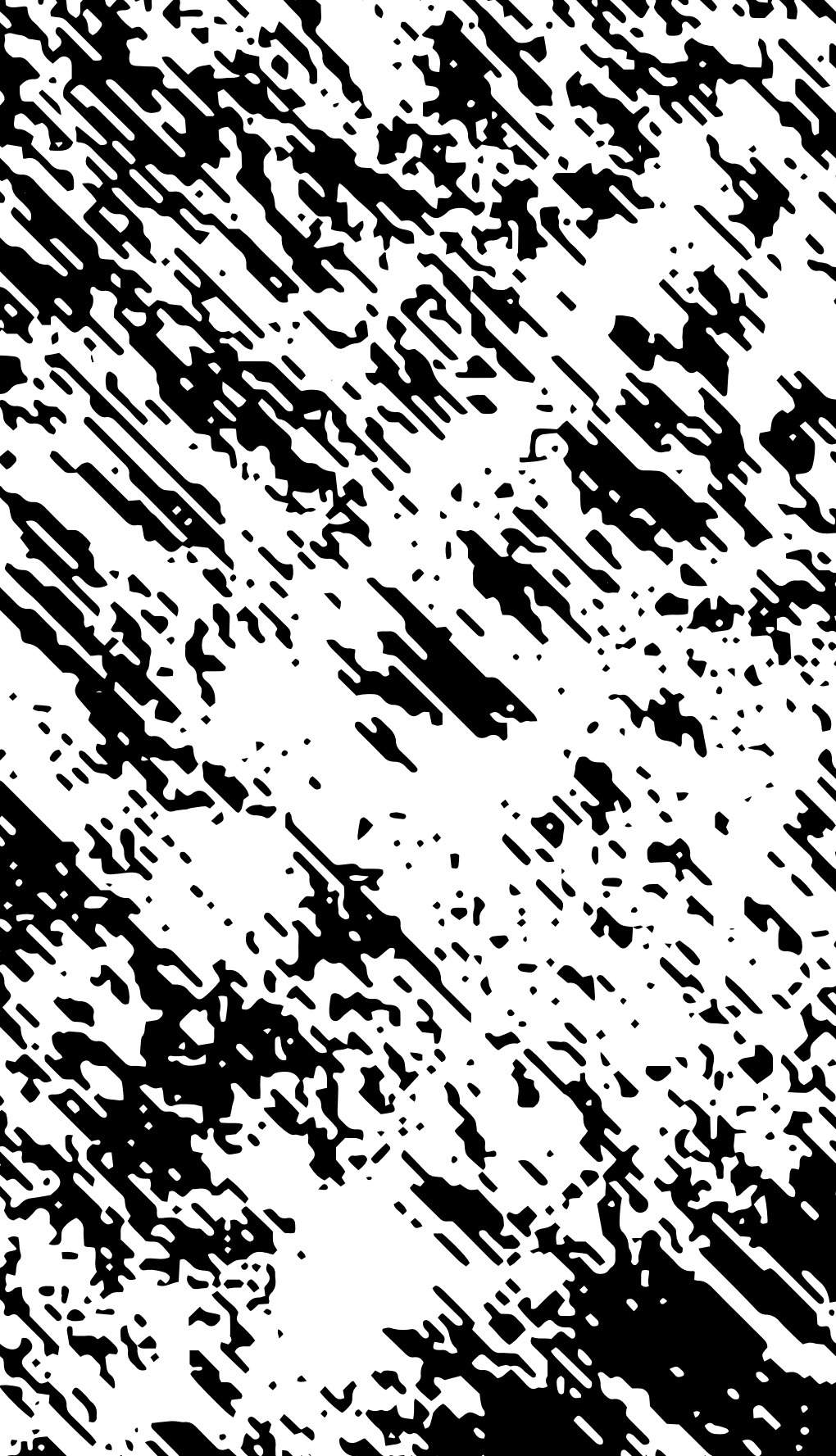
Au WIP, on est noir ou on est bleu. On est portugais, franco-français, doté d'un prénom chelou.

Ah oui, on est de gauche.

Au WIP, on fait le mur, on vole des livres, on sort de soi, on y arrive en sept jours, on sort tout court. Enfant ou animal, on porte une carapace, si ce n'est une arme 9 mm.

Au WIP, on lit. On rêve. On vibre. On vit.

Gaël Octavia
pour le comité éditorial



sommaire

9	Des fleurs dans le vent	Sonia Ristic
	roman	
19	Une vie de femme	Sayouba Traoré
	roman	
25	De la virtualité de l'être	In Koli Jean Bofane
	nouvelle	
33	Istanbul, corps féminin et champ de bataille	Sedef Ecer
	poésie	
43	Le monde ou rien	Marc Cheb Sun
	roman	
53	L'enfant au ventre creux	Sofia Aouine
	pièce en un acte	
71	Pater	Amandine Fluet
	vrai-faux documentaire	
83	Ceci n'est pas une enfance	Chris Simon
	roman	
89	Requiem	Tom Nisse
	poésie	
95	Ma grand-mère est une île	Tawfiq Belfadel
	micronouvelle	
101	La stratégie du grain de sable	Sylvie Bailly
	roman	
113	Yvon et le grand frisson	Catherine Allézy
	fable	
121	La lobbyiste, chemin à six virages	Albena Dimitrova
	roman	
133	Comment ne plus être noir.e	Christelle Evita
	théâtre	
143	En scène/Sans-abri/Le tuer	Raphaël Grillo
	micronouvelles	
151	Ni poète ni animal	Irina Teodorescu
	roman	
161	Les corps indociles	Pamela Pianezza
	roman	

ROMAN
premières pages

Sonia Ristić

Des fleurs dans le vent

WIP 98 du 13 mars 2017

La première image est
celle d'un écran de télévision.
Du bleu du blanc du rouge.
Un visage qui commence
à s'afficher, un crâne dégarni,
un instant suspendu – auquel
des deux candidats appartient
ce crâne ? –, un dernier doute.
Puis un chiffre : 51,7 %.

La première image est-elle bien celle-là, Tonton et ses 51,7%, ou bien celle de la foule qui se presse place de la Bastille ? La première image ne serait-elle pas une date qui va s'imprimer dans les mémoires, le 10 mai 1981, ou encore les centaines, les milliers de visages anonymes baignés de larmes de joie ? Ou bien tous ces autres visages inquiets de l'arrivée des rouges, ces fronts déçus, ces sourcils levés et « Pauvre France » au bord des lèvres ? La première image pourrait aussi être celle de tous ceux, car il y en avait bien sûr, qui se fichaient de savoir qui avait gagné et qui diraient alors, comme aujourd'hui, que « Gauche, droite, c'est du pareil au même, la politique n'est qu'une pute ».

Est-ce l'image ou le son qui arrivera en premier, lorsque, dans la voiture qui filera sur l'autoroute A13, ils se souviendront de ce soir-là, vingt-six ans plus tard ?

Peut-être que ce sera le son, le silence des quelques instants où l'on se demande encore auquel des deux candidats du deuxième tour appartient ce crâne dégarni. Peut-être que c'est avec du son que le souvenir refluera, comme la houle lorsque la foule en liesse a grondé place de la Bastille, lançant des roses rouges dans les

airs. Peut-être sont-ce les premiers mots du discours prononcé, ou tout bêtement, quelque part en fond sonore, les grincements d'une vieille cassette et les chuintements d'une petite rumba congolaise dans la cuisine que quelqu'un a oublié d'éteindre lorsqu'ils se sont tous entassés au salon autour de la télé ?

Puisqu'il s'agit d'un roman, on dira que notre histoire commence avec cette image-là, la place de la Bastille, cet écran bleu blanc rouge, ce 10 mai 1981, le crâne dégarni de Tonton, ses 51,7 % – l'Histoire en marche – avec le silence qui précède, les klaxons qui suivent. Mais dans la vraie vie avec ses vrais souvenirs, les trois gamins de trois ans attifés de prénoms peut-être pas ridicules, mais en tout cas difficiles à porter, qui à ce moment-là jouaient ou se battaient dans le couloir, lorsqu'ils se rappelleront leur premier souvenir commun, ils ne se souviendront pas vraiment de ces images, ni de ces sons, ou alors seulement de la petite rumba congolaise oubliée dans la cuisine.

C'est l'odeur, bien sûr, qui ouvrira la boîte à mémoire commune, pas le son, pas l'image. L'odeur de la clope d'abord, on fumait encore à cette époque-là, on fumait beaucoup, surtout attroupés devant la télé en attendant les résultats du deuxième tour de l'élection présidentielle. L'odeur de la clope donc, tabac blond et tabac brun, mêlée à celle du poulet yassa, à celle du bœuf bourguignon, à celle de morue salée dessalée. Le premier souvenir commun des trois gamins est cette odeur, ce drôle, écœurant et tout aussi émouvant mélange d'odeurs de tant de cages d'escalier de tant d'immeubles de la région parisienne, et pour que ce soit encore plus poétiquement odorant, ajoutons-y un peu de Javel, et sans doute des épices de couscous provenant d'un autre étage, et un soupçon âcre de pisser, et des effluves de choux aigre s'échappant du grand tonneau qui, hiver comme été, trônait devant la porte de monsieur Raketić au deuxième étage.

Puisqu'on est dans un roman, disons que leur histoire commune commence par le bruit et l'odeur. Et dire qu'ils ont trois ans à ce moment-là, c'est dire qu'ils sont trop petits pour en avoir quelque chose à faire de l'Histoire en marche, mais suffisamment grands pour tisser par la suite, à partir de ce soir-là précisément,

leur premier souvenir commun. Qu'ils soient tous trois dotés de prénoms farfelus, leur malédiction de cour de récré partagée, n'est rien d'autre que le fruit du hasard.

Le hasard, rien de plus, même si pendant les années qui suivront, eux trois parleront de destin, pour expliquer leur rencontre et leur lien, malgré tout ce qui devait dès le départ les séparer et qui n'a fait que les lier plus étroitement ensemble.

Le hasard des loyers abordables dans ce petit immeuble qui commençait déjà à se déglinguer mais qui gardait encore quelques vestiges de ses anciens fastes haussmanniens, au croisement de la rue Myrha et du boulevard Barbès. Le hasard du loyer 1948 des Gueye et de leur grand salon, où ce soir-là on avait préparé du poulet yassa, et où Véronique avait apporté son infect bœuf bourguignon sans bœuf, et où la mère Da Silva y était allée de sa morue, et où le père Gueye n'avait aucune envie d'aller attendre les résultats à la Bastille ; alors on s'était réunis là, pas vraiment en amis mais plutôt en bons voisins, et les trois plus petits, on les avait laissés jouer dans le couloir.

Jouer, c'est une façon de parler, car ils se battaient ces trois-là, les dents de l'un profondément plantées dans le mollet de l'autre, des mains agrippant fermement des touffes de cheveux, des ongles laissant des sillons rougeâtres sur des joues. Ces trois-là, dès ce premier souvenir commun, formaient déjà une drôle de créature à trois têtes, six bras et six jambes, mêlés emmêlés.

Faut expliquer cette histoire de prénoms. « Mourir et donner des noms, on ne fait sans doute rien de plus *sincère*, pendant tout le temps où on vit¹. » Oui, peut-être, sauf qu'il faudrait y penser un peu, au même qu'on affuble d'un prénom pour toute une vie, et qui devra se trimballer et se farcir la maudite étincelle d'originalité parentale.

Commençons par elle, Summer ; même si dans son cas, avec la mère qu'elle a, tout s'explique. Véronique Durand, la mère de

1. Baricco Alessandro, *Cette histoire-là*, Gallimard, 2007.

Summer donc, est quelque peu restée bloquée – kéblo, comme on dira plus tard – dans les années hippies. Ado, elle avait fui l'ennui petit-bourgeois de Limoges pour rejoindre des communautés, militer contre tout, vivre l'amour libre, défendre la condition féminine, porter des ponchos et des sabots, fumer des joints, s'éclater aux acides, bad-triper avec des champignons, vivre la grande époque du Larzac, bannir le soutien-gorge de sa garde-robe, ne pas se raser les jambes ni les aisselles, distribuer des tracts, ne jamais arriver à lire jusqu'au bout le *Petit Livre rouge*, ni *Sur la route* d'ailleurs, ramasser des coquillages sur des plages, en faire des colliers invendables et tout le tintouin, avant de devoir se résoudre à se caser derrière une caisse de supermarché et à faire la queue devant les guichets d'aides sociales pour nourrir les quatre gamines nées de quatre pères différents – mais pareillement inexistantes – qu'avec une certaine suite dans les idées, elle avait prénommées Automne, Hiver, Spring et Summer. Pourquoi était-elle passée du français à l'anglais en cours de route, personne ne sait pour sûr, c'était peut-être parce que le père de Spring se faisait passer pour un Américain – en vrai, il venait de Lorient – mais Summer n'aurait certainement pas été plus gâtée si elle s'était appelée Été.

Son loyer de la rue Myrha n'était pas loi 1948, mais il était dans les moyens de Véronique, deux chambres, une salle à manger, une cuisine et une salle de bains minuscules, des tentures indiennes partout car la mère Durand ne reniait pas sa jeunesse baba cool, et surtout des voisines arabes et africaines qui jetaient un coup d'œil sur les gamines les jours où elle n'arrivait pas à s'arranger question horaires. Ce n'était pas si mal que ça, pensait Véronique sincèrement. Elle se disait même parfois que lorsque les filles seraient un peu plus grandes, elle reprendrait ses études. En revanche, l'amour libre, c'était fini. Avec quatre gamines à la maison et le boulot, elle n'y pensait même pas, elle était crevée.

Personne ne dit que Jean-Charles, c'est ridicule en soi, juste que Jean-Charles Da Silva, ça fait un drôle d'effet, et que s'appeler Jean-Charles à Versailles ou à Rambouillet, ça passe bien mieux que lorsqu'on habite du côté de la Goutte d'Or.

**Il a lu trop de Césaire, trop de Senghor,
trop de Fanon, et une fois qu'il a réussi à poser
son derrière sur les bancs de la Sorbonne,
rien d'autre n'a compté.**

C'est Bernardo, le père, qui en est responsable. Rien que du très banal : les « s » resteront à jamais des « ch », les « o » des « ou », les « r » rouleront, les mains paternelles auront pour toujours l'odeur du ciment et du plâtre, mais cette génération-là voulait s'intégrer à tout prix, alors quand le premier gamin naît français, Bernardo dit que ce ne sera certainement pas José, sûrement pas Paulo, encore moins Jésus, ce sera Jean-Charles. Aldina, la mère, aurait préféré Jésus, ou alors Paulo comme son père à elle, mais chez les Da Silva, c'est le père qui décide.

Et pour ce qui est d'Alain-Amadou, la faute à la mère. Blanche, la mère des cinq gamins métis. Le père s'en tape un peu d'ailleurs, des enfants métis naissant à la queue leu leu, il se tape du regard des gens, comme de la double culture de sa progéniture exponentielle, tout occupé qu'il est par sa propre culture, ses bouquins, ses brillantes études, sa bourse, sa thèse. Oumar Gueye n'a pas quitté sa brousse – c'est ce qu'on dit de lui, même s'il est né et a grandi à Dakar – pour se prendre la tête avec des questions de descendance, de noms, de fils, d'aînesse. Il a lu trop de Césaire, trop de Senghor, trop de Fanon, et une fois qu'il a réussi à poser son derrière sur les bancs de la Sorbonne, rien d'autre n'a compté.

Si, un temps, au tout début, elle avait compté, la jolie blonde aux longues jambes qui arrivait en retard en cours, attirait tous les regards, même ceux des profs, mais n'avait d'yeux que pour ce Sénégalais taciturne. Oui, au début, elle avait compté, Françoise, c'était même l'amour fou. Au début.

Envers et contre tous, main dans la main, jusqu'à envoyer bouler sans regret la belle-famille rive gauche, surtout elle, Françoise, rien à fiche d'être déshéritée, rien à fiche d'arrêter ses études et de faire des enfants à la place, rien à fiche de ne plus jamais remettre les pieds rive gauche ; de toute façon, elle ne l'a jamais vraiment aimée, la rive gauche. Rien à faire de tout cela, même de la famille Gueye au pays, tout aussi ébranlée par cette union que celle de Françoise. Elle ne fera pas Normale Sup', ne sera pas Simone de Beauvoir, et alors ? Elle fera des enfants qu'elle exhibera fièrement, elle s'occupera de son homme, maîtrisera la recette du poulet yassa à la perfection, même si son homme